

DENIS VOIGNIER

ARROMANCHES 44

OPERATION GOLD

dveditions / mars 2022
9782914644747

extrait ch1 et 2

1

C'était un matin gris et venteux. De lourds nuages, poussés par un fort vent de nord-ouest, gagnaient les terres. Un temps à ne pas mettre le nez dehors.

Et pourtant, Marie, accompagnée de son copain Louis, avait osé sortir et gagner les prés environnants.

Ils habitaient tous deux le hameau du Petit Fontaine, distant d'à peine un kilomètre de la côte. Ils logeaient dans deux maisons voisines, et depuis toujours, ils étaient les meilleurs amis du monde. Du haut de leurs dix ans, rien ne les effrayait, ou presque, et c'est d'un pas décidé, qu'ils étaient allés, ce matin-là, à la chasse aux escargots.

— C'est calme, tu vois, je te l'avais dit, lança Marie à son compagnon.

Marie était une fillette énergique et volontaire. Ses yeux bleu pâle pétillaient de vie. Son visage, légèrement ovale était encadré de longs cheveux blonds à peine bouclés. De la main, elle désigna le pré.

— Ça ne doit pas nous empêcher de faire attention, rétorqua Louis. On peut toujours tomber sur une patrouille.

— Et puis ? Ils ne vont pas nous arrêter.

— Non, je ne crois pas. Mais ils nous feraient sûrement déguerpir. Tu sais bien qu'ils sont sur les dents, en ce moment.

Louis était un garçon plus calme, plus posé. Ses cheveux bruns et raides coupés court lui donnaient l'air d'un enfant sage et studieux. Mais il savait aussi, quand cela était nécessaire, se lancer dans des aventures risquées.

De ses deux yeux bruns, il contempla le paysage.

— C'est vrai, c'est tranquille. Les Boches¹ sont surtout occupés sur la côte.

1 Nom utilisé par les Français pour désigner les soldats allemands.

D'où ils se trouvaient, les deux enfants apercevaient le hameau et leurs maisons. Leurs mères respectives ne s'inquiétaient pas trop, Marie et Louis ne s'éloignaient jamais trop loin. La zone du rivage leur était bien entendu strictement interdite. D'ailleurs, les soldats de faction les auraient immédiatement refoulés.

Le pré était bordé de haies d'épineux. Des mûriers aux larges feuilles vert brillant dont les gastéropodes raffolaient. Cette « cueillette » leur permettrait d'organiser des courses endiablées. Quant à leurs mères, elles sauraient préparer les bestioles qu'ils dégusteraient d'ici deux à trois jours avec une succulente sauce au beurre à l'ail et au persil frais.

— Regarde, Marie, fit le garçon. Il y en a toute une armée !

En effet, des dizaines de gros Bourgogne² dévoraient les tendres feuilles en toute quiétude.

— Ça ne va pas être long, répondit Marie. On en aura vite fait quatre à cinq douzaines. Oh ! Celui-là,

2 Escargot de grande taille à la coquille brun clair.

avec des lignes blanches, il est superbe, je le prends.
Ce sera pour la course.

Au loin, on entendait le vent et le bruit continu de la mer qui venait frapper le rivage. En ce début du mois de juin, le temps était frais, humide, souvent pluvieux. C'était une météo idéale pour le ramassage des escargots.

Soudain, un autre bruit vint se mêler à celui de cette bise soutenue. Un bruissement d'herbe que l'on piétine, que l'on repousse sur son passage. Deux hommes, vêtus de combinaisons kaki venaient de faire leur apparition de derrière la haie de ronciers. Ils portaient un casque d'aviateur, un fusil en bandoulière. À leur ceinture, un pistolet et un long coutelas dans son étui de cuir.

L'un d'eux, porta un doigt sur sa bouche.

— Shush... don't worry³...

Son compagnon reprit :

— N'ayez pas peur. Nous ne voulons pas de mal.

Les deux enfants comprirent rapidement ce dont il

3 Chut... ne vous inquiétez pas.

s'agissait.

— Vous êtes des pilotes anglais ?

— Yes. C'est ça, répondit le plus grand des deux, celui qui parlait le français.

— Votre avion ?

— Non, non, nous sommes venus en planeur. Mais on a crashé cette nuit... et nous voilà ici...

Son ami, tendit le bras vers l'arrière, vers le sud. Il y avait là un bois assez dense.

— Vous êtes seuls ? demanda Marie.

— Je crois, répondit le pilote. Nous étions trois planeurs, mais on n'a pas de nouvelles des autres. Peut-être plus loin ou bien...

Une vague de tristesse passa sur son visage sympathique. Il avait une moustache blonde assez fournie et des yeux très clairs.

— Mais j'oublie, je suis Franck. Franck Bradley, je suis Écossais d'origine. Et voici...

Il se tourna vers son compagnon.

— Hey, tell them your name.

— Oh ! Of course. Jason Climberland. Royal Air

Force.

— C'est Jason, mon copilote et ami, reprit Bradley. Excusez lui, mais il ne parle pas le français.

Marie et Louis réfléchissaient à cent à l'heure.

— Les Allemands vous ont repérés ? demanda Louis.

— Je ne crois pas, répondit le pilote. Sinon, ils seraient déjà là. Mais ils finiront par trouver les restes du planeur...

— Vous ne pouvez pas rester ici, dit alors Marie. Suivez-nous.

Sur leurs gardes, en observant scrupuleusement les alentours, tous quatre se dirigèrent vers le hameau.

2

Ils atteignirent rapidement la maison de Marie. Sa mère était à l'arrière de la bâtisse, donnant des graines aux quelques poules qu'elle possédait.

— Psst ! Psst ! fit Marie en approchant.

Sa mère, à la vue du groupe, ouvrit de grands yeux.

— Qu'est-ce que... ? Mais Marie...

— C'est-à-dire que...

— Rentrez vite, ne restez pas là.

Marie fit entrer les pilotes. Sa mère et Louis fermaient la marche.

— Asseyez-vous, asseyez-vous. Et toi, Marie, viens par ici !

Sa mère l'entraîna au bout de la pièce, là où se trouvait le fourneau à bois qui servait à la fois pour le chauffage et pour la cuisine.

— Tu peux m'expliquer ?

Sa mère, Madame Germain, paraissait en colère.

— On les a trouvés dans le pré. Ce sont deux aviateurs anglais...

— Merci, j'avais remarqué. Tu te rends compte ?

— Oui, maman, parfaitement. On va devoir les cacher.

Madame Germain était effondrée. Marie ne se rendait probablement pas compte de la situation dans laquelle ils se trouvaient maintenant.

— Tu te rends compte, Marie... Si les Allemands les trouvent, ils vont nous fusiller... Ça ne fait aucun doute.

— Mais on va bien les cacher, maman, ils ne les trouveront pas.

— Déjà ton père...

La tristesse s'empara de Madame Germain. Son mari, Hugo, était retenu prisonnier en Allemagne

depuis l'automne 1940. Elle ne savait même pas si elle le reverrait un jour.

— Écoute, maman, ces hommes sont là pour nous aider. Ils ont parcouru des centaines de kilomètres, ils ont pris des risques, on leur doit bien ça, non ?

Madame Germain se disait que sa fille avait raison. Mais les risques étaient énormes.

— De toute façon, maman, on ne peut pas les mettre dehors, comme ça, ce serait les vouer à une mort certaine. Peut-être qu'avec le père de Louis ?

Le père de Louis, Victor Beauchamp était entré dans la Résistance. Avec d'autres compagnons, il effectuait, régulièrement, des opérations qui perturbaient le fonctionnement de l'armée allemande : attaque de convoi de munitions, sabotages de voies ferrées, destruction de dépôts d'armement. Ces résistants vivaient cachés dans la campagne normande, se déplaçaient constamment, ne restaient jamais plus de quarante-huit heures au même endroit.

— Peut-être, répondit la mère. En attendant, il faut les dissimuler sans tarder.

La propriété des Germain possédait un jardin de plusieurs ares ainsi qu'une dépendance, située au bout du terrain, faisant limite avec le pré. Ce bâtiment en bois possédait un fenil auquel on accédait par une échelle. L'endroit ne servait plus à stocker du foin car madame Germain ne possédait ni vaches ni chevaux. S'y trouvait alors entreposé tout un bric-à-brac d'objets hétéroclites et inutiles : machines à égrainer, tonneaux, outils d'agriculture... On pouvait aisément y aménager une cachette assez sûre.

Madame Germain s'adressa alors aux pilotes. Franck Bradley traduisait au fur et à mesure les propos de la jeune femme et tandis que celle-ci parlait, il semblait satisfait.

— Vous comprenez, monsieur...

— Capitaine Bradley, de la Royal Air Force.

— Vous comprenez, Capitaine, ce sera provisoire et de courte durée. En attendant de trouver une solution plus sûre.

— Bien sûr Madame, nous comprenons très bien. D'ailleurs, nous ne pourrons rester longtemps. Nous

avons une mission à accomplir.

— Une mission ?

— Oui, Madame. Une mission très... how do you say... de la plus haute nécessité...

— Importance, de la plus haute importance.

— Oui, c'est cela, merci Madame.

Louis et Marie paraissaient très fiers. Ils étaient heureux d'avoir pu sauver deux pilotes anglais venus en France pour effectuer une mission importante.

Marie osa :

— Monsieur le pilote, c'est quoi votre mission ?

Franck Bradley regarda la fillette avec tendresse.

— Je ne peux pas dire plus, tu sais. Mais ce que je sais, c'est que ces Allemands vont bientôt rentrer chez eux.

— Oh ! J'espère alors que vous allez réussir votre mission.

— Nous ferons tout pour cela, petite mademoiselle.

Madame Germain, qui avait suivi cet échange, intervint alors.

— Peut-être avez-vous faim ?

— Oui, plutôt. Depuis hier matin...

Les pilotes firent honneur au pain frais et au pâté de campagne que Madame Germain leur proposa. Ils burent du lait et achevèrent ce repas avec des cerises du verger.

S'adressant à Louis, la mère reprit.

— Dis voir, Louis, ton père, comment on fait pour le joindre ?

— Y'a une combine, m'dame. Y'a une boîte aux lettres spéciale pour ça. Je peux m'en occuper, j'ai l'habitude.

— Très bien, Louis. Alors voilà ce que tu vas faire.